

Richard Gougeon

Les
de *Femmes*
Maisonneuve



Marguerite Bourgeois



Roman historique



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Les
de *Femmes*
Maisonneuve

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Gougeon, Richard, 1947-

Les femmes de Maisonneuve

Sommaire: v. 2. Marguerite Bourgeoys.

ISBN 978-2-89585-477-7 (v. 2)

1. Maisonneuve, Paul de Chomedey de, 1612-1676 - Romans, nouvelles, etc.

2. Bourgeoys, Marguerite, sainte, 1620-1700 - Romans, nouvelles, etc.

I. Titre. II. Titre : Marguerite Bourgeoys.

PS8613.O85F45 2012 C843'.6 C2011-942891-1

PS9613.O85F45 2012

© 2013 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Visitez le site Internet de l'auteur : www.richardgougeon.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2013

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

Richard Gougeon

Les
de *Femmes*
Maisonneuve

★★
Marguerite Bourgeoys

Roman historique



LES ÉDITEURS RÉUNIS

*En hommage à tous les vrais pédagogues,
passés, présents et à venir, à l'endroit de qui j'éprouve
une profonde admiration pour leur indéfectible dévouement
envers la formation de la jeunesse.*

1

La Troyenne

Hôtel du Chaudron d'Or, printemps 1641

Le jour s'infiltrait timidement par la fenêtre de la cuisine. Les deux compagnes de Marguerite Bourgeoys s'affairaient à la fabrication et à la cuisson du pain. Encore frissonnante d'émotion, Agnès devisait avec Agathe sur la rencontre fortuite qu'elles venaient de faire au monastère.

— J'ai presque fondu quand sœur Louise de Sainte-Marie nous a présenté son frère au parloir ! soupira Agnès d'une voix émue.

— Il faut apprendre à se contenir : je crois que tu t'emportes un peu trop facilement. C'est un signe de faiblesse que de céder à cette sorte d'impulsivité. À ta place, je réprimerais ces assauts du démon plutôt que de les entretenir.

— Ce doit être un vrai bourreau des cœurs, ce Paul de Chomedey ! renchérit Agnès, faisant papillonner ses paupières.

— N'oublie pas que nous sommes des congréganistes...

— Que je sache, nous sommes des externes, nous n'avons pas prononcé de vœux de chasteté comme celles qui sont enfermées au cloître, rétorqua sèchement Agnès. Notre travail auprès des pauvres ne nous empêche pas d'observer les hommes. Tu es libre de garder tes œillères...

— La chair est faible. Il faut s'éloigner des tentations.

Agathe enfourna les miches qui seraient distribuées aux pauvres le lendemain. Agnès continua de déverser sa joie en enfonçant ses gros doigts noueux dans la pâte posée sur le pétrin. Elle se tourna vers celle qui revenait du faubourg Croncels avec son panier de provisions vide.

— Marguerite, l'interpella-t-elle, savais-tu que le frère de notre supérieure est venu lui rendre visite aujourd'hui même ?

— Non. En quoi cela me concerne-t-il ?

— C'est un beau grand gaillard d'une extrême gentillesse, commenta Agnès. La plume en moins, il ressemblait à un vrai mousquetaire avec son large chapeau, ses bottes de cuir et sa longue épée qui lui battait au flanc.

— Savez-vous ce qui l'amène à Troyes ? s'enquit Marguerite, soudainement piquée de curiosité.

— Il est venu saluer ses sœurs avant de s'embarquer pour le Nouveau Monde, répondit Agathe. C'est tout ce que nous savons.

— C'est regrettable pour toi, Marguerite ! ricana Agnès. Il est passé par l'hôtel pour voir madame de Chevilly avant d'aller au monastère. Puis il a pris le coche de trois heures. Tu aurais pu lui plaire, sans doute...

— Le temps où je portais des dentelles et des colifichets est bien révolu, dit Marguerite, empruntant un air désintéressé.

Sans trop savoir pourquoi, la jeune femme fut envahie par l'indéfinissable sentiment d'avoir raté une agréable rencontre. Ce Paul de Chomedey était effectivement le frère de Jacqueline Bouvot de Chevilly, celle qui cédait gracieusement trois pièces de son hôtel particulier à la petite communauté des congréganistes séculières dont Agnès, Agathe et elle faisaient partie. Marguerite avait quelquefois entendu parler de monsieur de Chomedey par Jacqueline qui en avait fait l'éloge. « Tant pis ! » pensa-t-elle avant de revêtir son tablier et de préparer le souper.



Aux derniers coups de sept heures, quelqu'un se pencha furtivement à la fenêtre. Agnès et Marguerite achevaient de laver la vaisselle. Agathe profitait des dernières lueurs du jour en reprisant les chaussettes d'une pauvre. Elle posa son ouvrage sur la table de cuisine et se rendit à la porte.

— Madame de Chevilly ! s'étonna-t-elle.

— Mesdemoiselles, vous ne pouvez pas savoir ! s'exclama la bourgeoise à la figure couperosée en pénétrant dans la pièce.

— Vous me semblez bouleversée, dit Marguerite. Venez vous asseoir.

— Volontiers! accepta la visiteuse en prenant place dans un froissement de robe. J'ai attendu qu'il soit au moins sept heures avant de venir. Je sais que vous êtes fort occupées, toutes les trois.

Un rien chavirait Jacqueline de Chevilly. Le passage de son frère à l'hôtel l'avait plongée dans un état qui avait de quoi alimenter encore plus son inquiétude. Chomedey était allé au manoir familial à Neuville-sur-Vanne pour annoncer à leur père sa décision de quitter la France. Il était ensuite passé par Troyes, avant de se rendre à Paris puis à La Rochelle. Après une carrière militaire pour défendre la France contre l'Espagne, il avait été recruté par un certain Jérôme Le Royer de La Dauversière qui l'avait engagé au nom de la Société de Notre-Dame de Montréal. Il désirait s'établir en Nouvelle-France comme monsieur Samuel de Champlain l'avait fait en 1608, à la différence que sa mission première sera d'évangéliser les Sauvages. Jacqueline de Chevilly aimait beaucoup son aîné, qui lui vouait une affection particulière. Elle serait des années éloignée de lui. Peut-être ne le reverrait-elle jamais?

— Il vous écrira, sans doute, madame, exprima doucement Agathe.

— Les voyages peuvent prendre de deux à quatre mois, selon les caprices des éléments qui parfois se déchaînent sur les mers, rétorqua la visiteuse.

— Avez-vous tenté de le retenir? demanda Agnès.

— Père lui a donné sa bénédiction avec le regret de voir son fils abandonner la maison familiale. Louise voit en lui un véritable croisé. Et moi...

— Et vous? intervint Marguerite.

— J'aurais préféré qu'il reste au manoir même si son dessein apostolique est tout à fait louable, expliqua la sœur de Chomedey. Il va me manquer. Paul est un meneur d'hommes. Il a été nommé chef d'expédition pour conduire une quarantaine de recrues dans des contrées lointaines et périlleuses. Je m'inquiète déjà.

François Bouvot de Chevilly, son mari, n'était pas là pour la rassurer. En tant que négociant en vins, il était souvent appelé à voyager; il laissait sa femme seule avec les domestiques et ses deux filles, quand ces dernières

n'étaient pas au couvent. Plutôt que de se morfondre dans son hôtel, madame de Chevilly voisinait les trois bénévoles ou séjournait chez son vieux père à Neuville-sur-Vanne lorsque l'attente se faisait plus longue. Elle aimait se confier à Marguerite, toujours prête à l'écouter malgré la fatigue des journées à se dépenser dans les faubourgs auprès des miséreux. Le calme imperturbable de cette fille de maître chandelier l'apaisait. Elle la comparait à la flamme d'une chandelle qui attire le regard, éclaire autour d'elle, parfois vacille au souffle des tempêtes qui surgissent dans l'existence, mais qui jamais ne s'éteint. D'ailleurs, elle ne comprenait pas comment une femme aussi belle et libre de ses allées et venues avait pu résister à tant de prétendants, fils de notables ou de marchands bien établis.

Madame de Chevilly ne parlait plus que d'elle-même. Agnès et Agathe la saluèrent d'une petite révérence et se retirèrent dans leur chambre.

— Il se fait tard, je rentre, annonça-t-elle. Je vous ai assez importunées avec mes problèmes, vos compagnes et vous.

— Vous reviendrez quand vous voudrez.

— Merci, Marguerite.

Les deux femmes se donnèrent l'accolade et la visiteuse sortit.



Au matin, Marguerite remplit son panier des pains cuits la veille, des légumes et des fruits qui poussaient dans le potager de la congrégation ou qui provenaient d'âmes charitables. Elle recouvrit ses denrées d'un linge et quitta son domicile.

Elle longea d'antiques hôtels bourgeois salpêtrés et moussus, reliques d'un passé fastueux, emprunta une rue aux logis de bois et de torchis et aux charpentes apparentes, aux étages en encorbellement et aux petits toits en saillie. Puis elle s'engouffra dans la Troyes délabrée, étouffant sous la poussière, avant de s'engager entre ces maisons disparates au ventre bombé qui s'empilaient, s'entassaient et s'enchevêtraient avec des balcons qui s'accrochaient au-dessus des ruelles étroites. Elle ne déambulait plus comme avant sur la rue Notre-Dame, la rue des rôtisseries, des pâtisseries, des bazars et des marchés, des ouvroirs et des boutiques : auparavant, elle

aimait s'attarder devant les belles étoffes de soie, les draps fins, les toiles légères et toutes sortes de marchandises qu'on venait acheter jadis de partout en Champagne et de la France.

La journée était soleilleuse. Troyes s'animait à présent de ses passants qui sortaient des ruelles malodorantes creusées de rigoles au milieu du pavé, se dispersant entre les gens bavards qui s'attardaient. Au tournant d'une rue, Marguerite se mit à repenser à ce Paul de Chomedey dont madame de Chevilly avait fait l'éloge et qui lui apparaissait comme un modèle d'engagement, de courage et de générosité. Elle se l'imagina ressemblant à l'une de ses sœurs, Louise ou Jacqueline, s'amusant à leur dessiner une plus haute stature, des épaules plus larges, à déployer leur chevelure qu'elle attacherait avec un ruban de dentelle, à leur coller une moustache. Ses pensées folichonnes la firent sourire.

Plus loin, elle traversa le Grand Ru bordé d'ateliers en rumeur – un de ces canaux dont Troyes était crevassée –, avant d'atteindre le périmètre de la ville tracé en forme de bouchon de champagne, cité confinée entre ses hautes murailles – couronnées de 54 tourelles fièrement dépassées en hauteur par des flèches d'églises ou de monastères – et assiégée par des faubourgs où vivotait le petit peuple. Plus mademoiselle Bourgeois progressait, plus des affamés tendaient la main. On reconnaissait la charmante congréganiste vêtue d'une robe grise et d'un bonnet blanc qui venait jusqu'à eux pour calmer leur faim, panser leurs blessures physiques ou morales, leur enseigner le catéchisme et des connaissances domestiques. Marguerite avançait sereinement. Elle savait que sa contribution au soulagement des nécessiteux n'était qu'une goutte d'eau dans un désert de souffrance. Trop peu de bénévoles prêtaient leurs bras à cette cause qui lui tenait à cœur. Les guerres, la famine et la peste avaient imprimé leurs marques sur ces visages défaits qu'un rien, pourtant, arrivait à faire sourire.

Marguerite allait franchir le pont de bois enjambant la rivière entre les deux tours de garde lorsqu'un loqueteux apparemment dans la trentaine, adossé au parapet, roula sur elle des yeux fuyants.

— Pour l'amour du bon Dieu, madame, ayez pitié de moi ! se plaignit-il d'une voix douceuse.

La bonne Marguerite laissa passer un tombereau à l'essieu criard. Elle se délesta de sa corbeille de provisions et s'approcha de l'homme.

— Je n'ai rien mangé de toute la journée d'hier, indiqua le pauvre hère.

Au même moment, un second individu surgit derrière la jeune femme. Il empoigna le panier et se fondit entre les badauds qui s'attardaient sur le pont.

— Holà ! coquin, arrête-toi ! s'écria le quémandeur.

— Vous connaissez cet homme ? s'enquit Marguerite, décontenancée.

— Pas le moins du monde, mentit le loqueteux.

Un soupçon de méfiance assombrir le regard de la bénévole. Plutôt que de blâmer le geste fautif, elle dit :

— Des enfants n'auront presque rien à se mettre sous la dent ce matin. Regardez ces pêcheurs sur la berge, ajouta-t-elle en pointant le doigt vers eux.

— Il n'y a pas que des sans-cœur pour dépouiller les passants, affirma l'homme sans conviction.

— Heureusement, monsieur, acquiesça Marguerite avant de prendre congé.

Celle que l'on considérait comme une religieuse reprit sa marche sur le pont et atteignit le faubourg Croncels. Muets d'étonnement, des gamins aux pieds nus s'agglutinèrent autour d'elle sous les platanes. L'un d'eux, la morve au nez, brisa le silence :

— Vous n'avez rien apporté ce matin, sœur Bourgeois ! constata-t-il avant de renifler bruyamment.

— Hélas, on m'a tout dérobé : le pain, les fruits, les confitures...

— Même le panier ! s'exclama la petite Hélène.

— Comment veux-tu que le voleur ait transporté tous ces produits, innocente ? lança platement Jérémie d'un air frondeur.

— N’y a-t-il pas un peu de mauvaiseté dans ta remarque, mon enfant ? réprima Marguerite.

Hélène ne bronchait pas ; elle avait la mine piteuse. Jérémie refusa de ravalier ses paroles.

— C’est tout pardonné ! exprima la petite en arborant un demi-sourire.

Le garçon tourna les talons et quitta le carrefour.

— Jérémie est parti parce qu’il n’y avait rien à manger, lança son ami.

— Libre à vous de le suivre, rétorqua Marguerite. Je ne suis pas là pour juger, mais pour soulager les ventres creux et vous instruire. Maintenant, nous allons parler de Jésus.

La bienfaitrice s’assit au pied d’un arbre, entre les fientes de pigeons. Elle sortit de sa poche un livre et des images saintes. Après quelques moments d’hésitation, les enfants se regroupèrent sous le platane.



Après les leçons de catéchisme et de lecture, une grappe d’écoliers emboîtèrent le pas à Marguerite qui s’enfonça dans le faubourg. L’enseignante avait résolu de chercher un endroit plus approprié qui lui servirait d’école pour ses élèves. Chemin faisant, elle leur dévoila son plan : les jours pluvieux ou maussades conditionnaient trop les rencontres en plein air, et le plus rudimentaire mobilier favoriserait l’apprentissage de l’écriture. Un local s’imposait. Elle en avait fait la demande à sœur Louise de Sainte-Marie, qui avait effectué des démarches auprès du curé de la paroisse Saint-Jean-au-Marché dont le territoire débordait sur le faubourg Croncels. Les monastères des Filles de Sainte-Marie et du Carmel de Notre-Dame-de-Pitié, les couvents des Capucines et des Capucins, et plus récemment la maison des prêtres de monsieur Vincent de Paul étaient bien établis, mais Marguerite souhaitait s’enraciner un peu plus dans le quartier. Un certain Dumouchel l’attendait devant Le puits sans fond, une hôtellerie au nom burlesque située dans la rue des Chiens-Errants. Des relents d’alcool s’exhalaient entre les odeurs infectes qui affluaient du pavé inégal martelé par les sabots des haridelles tirant des voitures, des bourriques pesamment chargées ou des lents chevaux de main. Le tablier

noué sous son ventre rebondi et les poings sur les hanches, l'hôtelier aux moustaches grisonnantes devisait avec un maigrelet.

— Enfin, c'est vous, je suppose! s'exclama-t-il à la vue de la congréganiste.

— Je vous remercie d'avoir accepté ma requête, monsieur Dumouchel.

La petite Hélène se distança de ses amies et se joignit à son institutrice. Marguerite se pencha vers l'enfant qui lui chuchota dans le creux de l'oreille: «C'est ici que mon père passe ses journées.» Le message de la fillette la fit sourciller. La jeune femme reporta ensuite son attention sur le tenancier.

— Monsieur le curé est un de mes bons amis, mademoiselle, déclara ce dernier. Il m'a prié instamment de vous céder un bâtiment désaffecté pour vos élèves. Ce sera mieux ainsi. Les enfants pauvres tombent facilement dans la fainéantise. On les voit attroupés aux carrefours où ils ne s'entretiennent le plus souvent que de discours dissolus, deviennent indociles, libertins, joueurs et s'adonnent au brigandage et à l'ivrognerie, débita-t-il avant de s'esclaffer d'une cascade de rires qui secouèrent son ventre proéminent.

— C'est réconfortant de connaître des gens comme vous qui collaborent au mieux-être de la société. Je vois mal comment mes élèves apprendraient à écrire sur leurs genoux. Nous aurons enfin un toit sur la tête...

— Ne vous imaginez pas qu'on vous emmène au château, mademoiselle, coupa le tenancier. Ugolin, le concierge qui s'occupe de mes logis, vous accompagnera sur les lieux. Et si l'endroit vous agrée, il fera le nécessaire pour l'adapter à votre convenance.

— Pour vous servir! dit Ugolin en s'inclinant légèrement et en empruntant un ton d'une politesse obséquieuse qui indisposa Marguerite.

L'homme se dirigea ensuite vers le bout de la rue, obliqua sur la droite et s'arrêta devant un immeuble à colombages vétuste, percé de fenêtres vermoulues aux carreaux brisés. Il prit le trousseau de clés qui pendait à sa ceinture, déverrouilla la porte qu'il poussa dans un grincement à faire frémir le moins trouillard. Il entra, suivi de près par Marguerite et le petit groupe d'enfants. L'enseignante promena un regard satisfait sur la vaste

pièce au plafond crevé et aux murs décrépits, dont des plaques jonchaient le plancher. Devant l'âtre gisait un bâton noirci ayant servi à tisonner le feu.

— Il y a longtemps que la maison est inhabitée, fit remarquer inutilement l'homme d'une voix affectée.

— Cela convient parfaitement, acquiesça Marguerite avec ravissement. Qu'en dites-vous, les enfants? demanda-t-elle.

— C'est mieux que chez moi! lança Hélène.

— Je vais remplacer les carreaux brisés, nettoyer le plancher et réparer la cheminée, déclara Ugolin. Dans trois jours, votre école sera prête à recevoir vos premiers élèves, mademoiselle.

— Nous sommes privilégiés, dit l'enseignante.

— Je trouverai bien le moyen de vous dénicher quelques bancs, renchérit l'ouvrier.

— Venez, les enfants! Qu'est-ce qu'on dit au monsieur avant de partir?

Les écoliers remercièrent l'homme d'une voix unanime.

— Vous n'aurez qu'à faire un crochet par Le puits sans fond pour récupérer la clé, conclut le concierge.

Marguerite exultait. Elle retourna avec ses élèves jusqu'au bosquet où elle avait l'habitude de les rassembler, et elle regagna l'hôtel du Chaudron d'Or.



Trois jours plus tard, sac en bandoulière, Marguerite s'achemina sans encombre à «son école» en passant par Le puits sans fond. Cette fois, elle n'avait pas pris son panier et elle ne s'était pas attardée en chemin, même si la pauvreté parsemant son parcours avait sollicité maintes fois sa compassion. Après la peste et la famine qui avaient décimé la population, la France de Louis XIII et de Richelieu était entrée en guerre. Des habitants des campagnes environnantes s'étaient réfugiés dans la ville et ses faubourgs, transportant avec eux leurs ballots de misère. Troyes n'était plus ce qu'elle avait été: une capitale de la Champagne où affluaient de partout des commerçants lors des deux grandes foires annuelles.

Les marchés et les boutiques proposaient alors un riche éventail : toiles, pelleteries, étoffes de laine, soie travaillée, draps fins. Dans les comptoirs, on offrait les épices du Levant. L'argent coulait à flots. Banquiers, Juifs, peseurs d'or, usuriers de toutes les nations y installaient leurs trébuchets et leurs tables de change. Mais ce temps était révolu.

La passion du lucre avait gagné les Troyens. Ils rivalisaient avec les étrangers, surtout dans les étoffes, les draps, les serges, les futaines, les basins, les satins. Les comtes de Champagne avaient fait dériver les eaux de la Seine, qui se ramifiaient dans des canaux qui évoquaient Venise. Sur les rives de ces voies fluviales, les tanneries, teintureries, blanchisseries et tissanderies s'étaient installées. Marguerite s'était rappelé qu'elle était la petite-fille d'un tisserand, la fille d'un honorable marchand de chandelles. Elle avait pensé à François Bouvot, le mari de Jacqueline, qui ne faisait plus ses affaires dans la cité, ce qui l'obligeait d'ailleurs à de fréquents déplacements.

Les enfants attendaient la congréganiste devant la porte verrouillée. Ils étaient impatients de voir les provisions qu'elle avait enfouies sous le morceau de lin. Remplie de joie, Marguerite les rejoignit.

Une lumière blafarde s'insinuait par les carreaux et dessinait des rectangles déformés qui s'étiraient sur le plancher près de l'âtre. Des bancs étaient disposés de chaque côté d'une longue table de bois large de trois pieds, fabriquée de planches et soutenue par des tréteaux. Un bureau et une chaise droite complétaient l'ameublement. L'installation était rudimentaire, mais convenable. Ugolin avait même apporté du Puits sans fond un récipient de grès vide et des gobelets.

— Monsieur Dumouchel et son employé ont vraiment pensé à tout ! s'exclama joyeusement Marguerite.

Dès qu'elle découvrit sa corbeille, les plus jeunes s'avancèrent, poussés par Jérémie et son camarade. L'enseignante déchira des portions de pain et offrit des confitures à tartiner. Ensuite, elle distribua des fruits pour combler la faim de ses élèves.

— C'est pas mal mieux que d'avaler des croûtons trempés dans du lait caillé ! lança Jérémie avant de s'essuyer la bouche du revers de la main.

— Je suis contente que tu apprécies cette collation, commenta-t-elle.

— Il y a une source près d'ici; je vais aller remplir la cruche, déclara le garçon.

Une vingtaine de minutes plus tard, Jérémie et son compagnon revinrent avec le contenant. Ils versèrent l'eau fraîche dans les gobelets et servirent ceux qui voulaient boire. Une fois les élèves assis à leur pupitre de fortune, l'enseignante se signa du symbole des chrétiens, récita une prière et plaça du papier avec de quoi écrire près de chacun des élèves.

— Nous allons aborder quelque chose de difficile, les enfants. Mais je sais que vous êtes tous capables d'y arriver. En matière d'écriture, la propreté est de rigueur. Montrez-moi vos mains avant que je vous donne mes instructions.

Elle avait déjà calligraphié sur des feuilles des modèles à reproduire. Apprendre à tenir une plume et à former des lettres avec de l'encre sans faire de taches représentait un grand défi. Marguerite allait d'un enfant à l'autre. Elle se penchait au-dessus de ces intelligences poreuses; sa main expérimentée guidait les mains plus maladroitement – toujours avec la même patience dévouée, la même ardeur. Après cette laborieuse période d'apprentissage, les garçons se consultèrent du regard.

— Il fait beau dehors, ma sœur; pouvons-nous aller jouer? demanda Jérémie.

— Laisse-moi voir, répondit l'enseignante.

La feuille de l'élève était maculée de traces d'encre qui empâtaient les traits devenus presque illisibles.

— Complète la ligne et tu pourras aller rejoindre tes copains à l'extérieur. Mais ne vous éloignez pas, les garçons; nous reprendrons dans quelques minutes.

Tous les autres se levèrent. Les garçons sortirent tandis que les filles préférèrent rester auprès de leur institutrice pour bavarder.

Lorsque Marguerite jugea que la récréation avait assez duré, elle rassembla ceux qui étaient sortis dans la rue. Sans se faire prier, les garçons reprirent leur place.

Vint ensuite, avant le dîner, la leçon de catéchisme, plus reposante et illustrée de représentations religieuses. Aujourd'hui, on s'accommoderait des restes du déjeuner, mais éventuellement Marguerite ferait mijoter une soupe dans l'âtre. En après-midi, elle poursuivait l'enseignement du calcul entrepris lors de leçons précédentes. Elle estimait utile de savoir compter sur ses doigts. Cependant, les cailloux ramassés par ses élèves pendant l'heure du dîner feraient dorénavant partie de son matériel scolaire. Ils demeureraient en permanence à l'école.

Les enfants partis, Marguerite résolut de se rendre à l'atelier paternel. En chemin, elle songea à sa première journée dans une classe digne de ce nom et au bonheur d'instruire et d'éduquer qui comblait son besoin d'aider. Il n'était pas si loin le temps où elle ne pouvait s'adonner à l'enseignement auprès des pauvres. La peste avait fait de sérieuses incursions dans Troyes. En 1633, l'intendant Laffemas avait dû légiférer contre ceux qui jetaient dans la rue toutes les immondices du logis. Les ordures traînaient dans les caniveaux, empuantissant l'air de leurs émanations putrides. Après les grandes averses, l'eau charriait des torrents de choses innommables qui s'engloutissaient dans les canaux. Les eaux corrompues transmettaient les écrouelles, ces inflammations chroniques des ganglions lymphatiques du cou, d'origine tuberculeuse. Les pestiférés, dont le nombre avait augmenté d'une manière effarante, croupissaient sur le seuil des portes. Les cadavres s'empilaient dans des entassements horribles avant d'être ramassés par les « corbeaux » – ces personnages funestes gantés et vêtus de grandes tuniques de cuir, et qui portaient une cagoule percée de deux trous pour les yeux et ornée d'un long cornet pour le nez. C'était à faire peur ! Après que les « corbeaux » avaient quitté le domicile du malade, des équipes d'aéreurs et de parfumeurs désinfectaient les endroits contaminés. Ces employés entraient dans les maisons avec, à la main, des flambeaux de cire destinés à brûler les exhalaisons empestées.

L'évocation des flambeaux fit remonter à la mémoire de Marguerite le souvenir de ses chers disparus. Cela la ramena à la boutique de son père, qu'elle trouverait au travail avec son frère Jérôme. Cependant, il n'en était pas de même pour Marie et Sirette qui avaient hérité contre leur gré de la charge familiale après le décès de leur mère.